

Gabriel Matzneff

La prunelle
de mes yeux

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

*Pour le docteur Than Hoang Xuan et les
membres du service d'ophtalmologie du
professeur Yves Pouliquen à l'Hôtel-Dieu.*

Pour Christophe Girard.

PROLOGUE

Ce livre aurait pu s'intituler *la Conversion de Don Juan*. On y assiste en effet à la métamorphose d'un homme. On y voit un libertin renoncer à sa vie dissolue, pécheresse, et, grâce à l'amour d'une jeune fille, se transformer en ce qu'il croyait ne plus jamais pouvoir être : un amant fidèle, irréprochable.

Comme la jeune fille — une beauté fatale aux yeux bleus et aux cheveux blonds — n'a que quatorze ans, et que nos amants ont à leurs trousses une meute de citoyens vertueux, un délateur anonyme et la Brigade des mineurs, ils doivent pour s'aimer braver bien des périls.

Ces périls vaincus — y compris ceux de la souffrance physique qui les frappe tour à tour — , nos deux amants pourraient savourer paisiblement leur triomphe, et leur bonheur ; mais une cécité de l'âme, une lèpre qui la ronge de l'intérieur et qui la détruit, empêchera l'adolescente d'en jouir durablement.

Ces périls, cette passion ardente et rédemptrice, cette aveugle autodestruction, voici *la Prunelle de mes yeux*.

— Je craignais de m'ennuyer. Et puis, parmi ces indifférentes grandes personnes, une très jeune fille. Sa mère, ne voulant pas qu'elle reste seule à la maison, l'avait obligée à l'accompagner. Elle me faisait penser à un faon timide et farouche. Elle avait apporté un exemplaire d'*Eugénie Grandet* qu'après le dîner, quand nous sommes passés au salon, elle a lu, pelotonnée dans un coin du divan. Je lui aurais donné quinze ans, mais une phrase de sa mère au cours du dîner m'a appris qu'elle n'en avait que treize.

— Avouez-le ! s'écria Rodin. C'est ce chiffre treize qui vous a électrisé !

— Je l'avoue, fit Kolytcheff en riant. Treize ans ! Je la dévorais des yeux, suffisamment pour qu'elle s'en aperçoive, et néanmoins furtivement pour que les autres ne s'en aperçoivent pas.

G.M.
Harrison Plaza,
chapitre 2.

1986

Manille, 13 mai 1986, 14 heures, dans la salle d'attente de l'aéroport international. Humeur sombre. Je n'ai pas envie de quitter ce que je quitte, et je n'ai pas envie de retrouver ce que je vais retrouver. Certes, à Paris, j'ai des *attachements*, j'ai Marie-Élisabeth, Diane, Marie-Agnès, Anne, mais cette vie amoureuse dispersée ne me plaît plus. Voilà trop longtemps (depuis ma rupture avec Francesca en 1976) qu'elle dure. Il faudrait que ça change. J'ai soif d'autre chose.

Épouser Marie-Élisabeth ? Je l'aurais fait en 78, quand elle avait quinze ans, mais elle a mis un an pour succomber, et lorsque, âgée de seize ans, elle est devenue ma maîtresse, j'ai été fou de joie, j'étais très épris d'elle, mais je ne trouvais plus en moi l'élan nécessaire pour renoncer à mon existence donjuanesque. Je l'aime, j'ai besoin d'elle, de ses beaux yeux verts, de sa voix ailée, de son humour, de sa présence vivifiante, nous sommes consubstantiels l'un à l'autre, mais je ne lui suis pas fidèle et ne sens guère en moi la force de le devenir après sept années d'amours orageuses, passionnées.

Conquérir Vanessa ? J'en ai terriblement envie, mais c'est presque sans espoir. Elle avait treize ans lorsque je l'ai rencontrée en novembre chez les H. de B., elle vient d'en avoir quatorze, elle est fabuleusement belle, et le cercle protecteur que forment autour d'elle sa mère, les amis de sa mère, ses profs, ses camarades de classe, il faudrait un miracle pour que je pusse le franchir. Durant ces semaines vécues aux Philip-

pinas, je n'ai pas cessé de penser à Vanessa, de parler d'elle à Christian Giudicelli. Je lui ai écrit un poème. Dès mon retour, je tâcherai de la voir tête à tête.

Bangkok, 20 h 05 (heure de Manille). L'escale de Bangkok, ultime bouffée d'Asie avant la froide et terne Europe. Quelle barbe, rentrer !!!

13 h 15 (heure de Manille), dans l'avion. Je lis sur la carte, rédigée en français : « Stuffed omelet, croquette of chicken. » Je dis à Christian Giudicelli :

— Ces gens d'Air-France sont monstrueux. Ils prennent les œufs d'une malheureuse poule, puis ils immolent cette mère infortunée, et ils prétendent nous faire manger les enfants en omelette, puis leur maman en croquette ! Cela me rappelle ce personnage de l'Antiquité auquel on a fait manger ses propres fils...

Christian, péremptoire :

— C'est David.

Moi :

— Mais non !

Christian :

— David Croquette.

Jeudi 15 mai, 13 h 45 (heure de Paris, c'est-à-dire 19 h 45 à Manille). Je suis assis au Luxembourg devant le bassin, tournant le dos au Sénat. Il fait frais. De temps à autre, le soleil brille à travers les nuages fort nombreux qui courent dans le ciel. Je me sens cotonneux, tout ce qui m'entoure me paraît irréel. Je suis ailleurs. Hier, Claude Verdier est venu nous chercher en voiture à l'aéroport et il m'a déposé chez moi. Diane m'attendait. Il était 9 heures du matin, heure française. J'étais heureux que Diane fût là, sa tendre présence m'a délivré du cafard. J'ai fait ma toilette, pris un bain, nous nous sommes glissés au lit, nous avons fait l'amour et c'était merveilleux de faire l'amour avec une femme qui me désire et qui m'aime. De toute la journée, nous n'avons fait que cela : l'amour, entre-

coupé de repos, et d'une charmante dînette. Diane a en elle une gaieté, une luminosité très roboratives pour son entourage, et en particulier pour son amant.

15 h 15. Le soleil ayant disparu, j'étais rentré chez moi, mais le voici qui fait à nouveau coucou, aussi suis-je ressorti, et me voici rue X., assis sur le rebord de pierre des bonnes sœurs, comme un clochard.

Ce matin, chez Henry Courant, la jeune Véronique m'a bien massé (mais plus chastement que ses consœurs de Manille); André a redonné à mon crâne l'air tartare qu'il avait un peu perdu au cours de ces semaines asiatiques, Margareta s'est penchée sur mes mains. « Nous voulons des cadavres qui sentent bon » (Dulaurier dans *Nous n'irons plus au Luxembourg*).

16 h 25. Voilà plus d'une heure que je lézarde au soleil. Il fait très beau. Trois personnes m'ont reconnu : une jeune fille qui m'a souri, un monsieur qui a une imprimerie dans le quartier, une vieille dame qui s'est présentée à moi : c'est la veuve d'Henri Petit. Nous avons bavardé, évoqué Mme Amédée-Ponceau, la librairie de la place de la Sorbonne (elle m'a appris que Louis Ménard, mon cher Louis Ménard, était le grand-oncle de Galtier-Boissière), les livres de son mari que Grasset ne se soucie pas de rééditer (« Privat est mort, je ne connais plus personne... »).

21 h 13. Seul, dans mon lit, après un dîner frugal. De 17 h 30 à 20 heures, amour et délices avec Marie-Agnès, plus jolie et sensuelle que jamais. Au moment où elle se rhabillait, coup de sonnette. Nous n'avons pas ouvert. Un peu plus tard, ma vieille voisine, Madame C., me dira que c'était « une grande fille brune ».

Je n'ai pas raccompagné Marie-Agnès jusqu'au RER de la place Edmond-Rostand. J'ai grignoté quelques trucs laissés dans le réfrigérateur par Diane et j'ai lu la dernière livraison du *Sop*, où j'ai appris avec stupeur la mort, le 5 avril dernier, à Athènes, de Panayotis Nellas, foudroyé par une crise cardiaque. Il avait mon âge. Je garde un vif souvenir de nos rencontres en

France, et aussi en Grèce (cf. *Vénus et Junon*). Dans ce même numéro du *Sop*, le message pascal du métropolite Meletios, qui dit notamment :

« Et certes, la mort règne, et tout nous rappelle sa présence : la séparation, la tristesse, la disparition de ceux que nous aimons, la haine de soi et des autres, la grande lassitude des âmes et des corps. Mais toutes ces situations, si nous les traversons dans l'amitié du Christ, peuvent devenir des chemins de résurrection. Le Christ est ressuscité, la mort spirituelle est vaincue, la mort biologique n'est plus que le voile de l'amour. »

21 h 30. Pour moi (heure de Manille), il est 3 h 30 du matin, je suis fatigué, j'ai sommeil, je vais prendre un somnifère pour ne pas me réveiller en pleine nuit et pour être frais et dispos quand, demain matin, Isabelle D. sonnera à ma porte. Auparavant, si je me réveille à temps, peut-être irai-je (à 7 h 45 ?) guetter Vanessa sur le chemin de son école — Vanessa dont, dans mon courrier, j'ai trouvé une lettre qui m'a vivement ému.

Vendredi 16, midi, avec Isabelle D. à l'exposition de peinture italienne (« De Carrache à Guardi ») au Luxembourg.

L'air satisfait d'Hérodiade (anonyme, école génoise du xvii^e siècle) tenant la tête de saint Jean-Baptiste dans un plat. Son œil calme et méchant. L'image de la femme lorsqu'elle a cessé d'aimer, après la mise à mort.

La cascade de Tivoli, par Roos.

Les ruines de Giovanni-Paolo Panini. Son *Combat des Centaures et des Lapithes*.

Le blanc poudreux de la neige dans *Effet de neige* de Francesco Faschi. Très beau.

L'Allégorie de la peinture de Giovanni Martinelli et *la Géométrie* de Francesco Botti, l'une et l'autre sous les traits de jolies femmes fortement tétonnées et à l'air vicieux.

L'archange Gabriel (!) de Giovanni Romanelli (*Ange de l'Annonciation*). Beau profil byronien. Le nez et la bouche de Byron adolescent.

La *Calliope* de Giovanni Baglione. Son joli visage de garce,

aux yeux allumés, comme si elle venait de faire l'amour, me rappelle un peu celui de Natacha T., mon éphémère amante de l'an dernier. Charmant.

14 h 45, à Vitatop. Un peu de gym, pas trop, car j'en ai déjà beaucoup fait ce matin, au lit, avec Isabelle D. qui, comme convenu (je lui avais écrit de Manille et j'ai trouvé un mot d'elle en rentrant), a quitté le temps d'une matinée ses bouquins de Sciences-Po (ses examens commencent mardi) pour venir se glisser dans mes bras. Décidément, cette grande fille aux allures de cheftaine est une voluptueuse amante, qui me donne beaucoup de plaisir. Ce n'est qu'après deux heures d'ivresse qu'elle m'a dit, alors que je la sodomisais :

— La première fois, j'ai trouvé ça génial, mais aujourd'hui j'aime moins, vous me faites mal.

Je me suis aussitôt retiré du « sentier des épices » (ça, c'est une anecdote de Giudicelli, un *private joke*), car le but de l'amour est de faire du bien à la jeune personne aimée, et non du mal.

Puis nous sommes allés au vernissage de l'exposition « Du Carrache à Guardi » et ensuite je l'ai raccompagnée jusqu'à la porte de son foyer d'étudiantes (tenu par des religieuses), 44 rue du Cherche-Midi. J'ai déjeuné d'une pomme et me voici à Vitatop, où Diane doit venir me chercher. Nous irons voir *Pirates* de Polanski, aux Champs-Élysées.

Une lettre d'Isabelle L., qui passe le week-end de la Pentecôte en province, chez sa mère ; une lettre d'Emmanuelle qui doit être opérée mardi et aimerait me voir avant. Aucun signe de Marie-Élisabeth.

21 h 30, chez moi, avec Diane. À 16 h 30, donc, nous sommes allés aux Champs-Élysées voir *Pirates* de Polanski, un film superbe qui m'a enchanté, exactement le cinéma que j'aime, aux antipodes du cinéma d'enculeurs de mouches style Rohmer et Lelouch, aux antipodes du cinéma intello français.

À l'aller, venant de Vitatop, nous avons pris le 92 jusqu'à l'École Militaire, puis le 80. Avenue Bosquet, passant à la

hauteur du..., j'ai pensé très fort à Élisabeth L., et observé que le magasin au pied de son immeuble était en démolition (un trou protégé par une palissade). Au retour, nous avons à nouveau pris le 80. Sur le pont de l'Alma, voyant que le 92 nous suivait, j'ai dit à Diane : « Descendons à l'un des arrêts de l'avenue Bosquet et sautons dans le 92. » Nous sommes descendus à l'arrêt situé devant le... et, au moment où le 92 arrivait, j'ai vu, tournant le coin de la rue de Grenelle, et rentrant chez elle, Élisabeth. Mon cœur s'est mis à me faire atrocement mal. J'aurais été seul, je me serais précipité à sa poursuite, mais Diane était là et était déjà montée dans l'autobus, où je n'ai eu que le temps de sauter. Bien que je n'aie pas de très bons yeux, je suis certain que c'était Élisabeth, et je suis certain qu'elle m'a vu, car alors que le 92 s'éloignait j'ai vu cette femme, sur le pas de la porte du..., arrêtée, hésitante, tournée vers l'autobus, comme cherchant à voir celui qui y était monté, à me voir, moi.

Du coup, je ne cesse de penser à Élisabeth. Si Diane n'était pas là, j'aurais téléphoné avenue Bosquet.

Je pense aussi à Vanessa.

Moi qui, pendant toutes ces semaines vécues aux Philippines, n'ai pas connu un seul instant d'angoisse, à nouveau, à peine suis-je rentré, l'angoisse m'étreint. Pourtant, depuis mon retour, j'ai vécu dans les bras de Diane, de Marie-Agnès et d'Isabelle D. d'étincelantes heures de plaisir, d'harmonie. Mais non, ce soir, malgré la tendre Diane qui m'attend au lit (j'écris ces mots à la table de la cuisine), je songe à Élisabeth, au mal que je lui ai fait, à tout le mal que j'ai fait à elle et aux autres, j'ai honte, je voudrais remonter le temps, agir différemment, mais c'est trop tard, les jeux sont accomplis.

Samedi 17, le matin. Cette nuit, Diane, son beau corps doux et chaud, sa magnifique peau de brune, ses seins, ses caresses, son con étroit ; mais je ne crois pas qu'elle soit heureuse avec moi, parce qu'elle ne sait pas sur quel pied danser, elle est incapable de mesurer la place qu'elle occupe dans ma vie, dans mon cœur, elle imagine une foule de rivales rôdant autour de moi — bref elle a une vision assez juste de la réalité et c'est ce

GABRIEL MATZNEFF

La prunelle de mes yeux

Ce livre aurait pu s'intituler *La conversion de Don Juan*. On y assiste en effet à la métamorphose d'un homme. On y voit un libertin renoncer à sa vie dissolue, pécheresse, et, grâce à l'amour d'une jeune fille, se transformer en ce qu'il croyait ne plus jamais pouvoir être : un amant fidèle, irréprochable.

Comme la jeune fille — une beauté fatale aux yeux bleus et aux cheveux blonds — n'a que quatorze ans, et que nos amants ont à leurs trousses une meute de citoyens vertueux, un délateur anonyme et la Brigade des mineurs, ils doivent pour s'aimer braver bien des périls.

G. M.



9 782070 731749



Extrait de la publication

93-X A 73174 ISBN 2-07-73174-X

110 FF tc